

# Analyse : *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma

## 1. Introduction et contexte de l'œuvre

Ahmadou Kourouma s'impose comme une figure centrale de la littérature postcoloniale, un auteur qui a su briser les codes du récit africain traditionnel. Publié en 2000, son roman *Allah n'est pas obligé* a connu un succès retentissant, remportant à la fois le prix Renaudot et le Goncourt des lycéens. Ce texte est une dénonciation virulente des guerres civiles qui ont ensanglanté l'Afrique de l'Ouest (Libéria et Sierra Leone) dans les années 1990.

**Analyse :** Ce récit transforme la fiction en un témoignage sociologique indispensable. En plaçant le lecteur au cœur des conflits, Kourouma expose crûment l'exploitation des enfants-soldats. Le contexte historique ne sert pas seulement de décor ; il devient le moteur d'une réalité où l'innocence est sacrifiée. À travers le parcours de Birahima, le texte nous montre comment la guerre déshumanise les individus dès le plus jeune âge, transformant une quête familiale en une survie sauvage.

## 2. Résumé synthétique de l'intrigue

L'histoire suit Birahima, un jeune garçon ivoirien du village de Togobala. Après la mort de sa mère, il décide de rejoindre sa tante Mahan au Libéria. Il est accompagné par Yacouba (alias Tiécoura), un marabout "multiplicateur de billets" et grand parleur.

Voici les étapes cruciales de son voyage :

- **La vie à Togobala :** Une enfance marquée par la pauvreté et la maladie de sa mère. Birahima y reçoit l'influence de Balla, un *Donson ba* (maître chasseur) et *Cafre* (infidèle qui refuse l'Islam), qui lui enseigne les rudiments de la sorcellerie.
- **Le départ :** Devenu "enfant de la rue" à la mort de sa mère, Birahima s'allie à Yacouba, un "grand quelqu'un" ruiné qui cherche à profiter du chaos de la guerre pour s'enrichir.
- **L'entrée dans la vie de "small-soldier" :** Pour traverser les frontières et survivre, Birahima n'a d'autre choix que d'intégrer les rangs des enfants-soldats. Il troque son enfance contre une Kalachnikov et apprend la loi des chefs de guerre.

Ce récit n'est pas une simple aventure, mais s'appuie sur une structure narrative originale où l'enfant devient le chroniqueur de sa propre chute.

## 3. Une voix narrative originale et dérangeante

Kourouma fait un choix audacieux : donner la parole à un enfant qui revendique de "parler mal le français". Birahima se définit lui-même comme un "p'tit nègre". Il explique avoir quitté les bancs de l'école au Cours Élémentaire 2 (CE2) car, dans une Afrique corrompue, l'éducation ne vaut plus rien, "même pas le pet d'une vieille grand-mère" (une chose qui ne fait pas de bruit et ne sent pas mauvais).

**Analyse :** L'impact des insultes récurrentes (*faforo* pour le sexe du père, *gnamokodé* pour la bâtardise) crée une voix brute qui choque pour mieux sensibiliser. Birahima utilise quatre dictionnaires (Larousse, Petit Robert, Harrap's pour le pidgin et l'Inventaire des particularités lexicales) pour expliquer ses "gros mots". Ce langage n'est pas une faiblesse, mais une arme de vérité. En "torturant" la langue française, Birahima subvertit l'outil du colonisateur pour dire une réalité que le français classique ne peut exprimer. Cette voix sans filtre permet d'aborder la violence avec une franchise totale.

#### 4. La guerre et la banalisation de l'horreur à hauteur d'enfant

Birahima perçoit le meurtre et la drogue ("camé avec kanif") comme des éléments normaux de son quotidien. Pour lui, la mort est devenue une routine technique : on tue, on pille, on survit.

**Analyse :** Le contraste entre le ton souvent détaché ou ironique de l'enfant et l'horreur des massacres décrits crée une critique puissante. Cette banalisation est en réalité un **mécanisme de survie psychologique** : dans un État failli où la loi n'existe plus, l'enfant doit s'insensibiliser pour ne pas s'effondrer. Kourouma montre ainsi comment la guerre détruit non seulement les corps, mais aussi la capacité humaine à s'indigner, transformant des enfants en machines de guerre par pur automatisme.

#### 5. La critique des religions et la philosophie du titre

Le titre « Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ici-bas » est le pivot philosophique du roman. La religion y est présentée comme une source de consolation, mais aussi comme un fatalisme passif.

**Analyse :** Le texte confronte différents systèmes de pensée :

- **L'Islam de l'Imam** : Qui prône la soumission au destin et la purification par la souffrance.
- **Le fétichisme de Balla** : Le guérisseur "cafre" qui utilise des grigris et la magie traditionnelle.
- **Le syncrétisme de Yacouba** : Un mélange opportuniste de prières musulmanes et de pratiques occultes pour gagner de l'argent.

Cette remise en question du destin est illustrée par l'ulcère de la mère de Birahima. Selon la croyance locale, ce mal est un *koroté* (mauvais sort) lancé par une exciseuse bambara, Moussokoroni, parce que la mère avait refusé d'épouser son fils sorcier pour se marier avec le fils d'un Imam. Le roman montre ainsi un monde régi par l'arbitraire et la souffrance, où la justice divine semble absente.

#### 6. Le métissage linguistique et culturel

Birahima pratique une forme de "glossaire intégré", définissant les termes culturels au fur et à mesure qu'il raconte sa "vie de merde".

- **Gnama** : L'ombre maléfique qui poursuit celui qui a tué un innocent.
- **Bilakoro** : Un garçon non circoncis et non initié.
- **République bananière** : Un pays apparemment démocratique, mais dirigé par la corruption.

**Analyse :** Birahima s'approprie la langue française par un métissage constant. Un exemple frappant est son usage de l'expression "en plume" au lieu d'"en prime" (en cadeau), un jeu de mots montrant sa maîtrise hybride du langage. En utilisant des dictionnaires pour expliquer l'Afrique aux "Toubabs" (blancs) et le français aux "Indigènes", il opère une **hybridation** (mélange de deux cultures). Ce n'est plus l'enfant qui s'adapte à la langue française, c'est la langue française qui est forcée de s'adapter à la réalité malinké.

#### 7. Dénonciation politique et sociale

Kourouma vise des cibles précises : les chefs de guerre comme Charles Taylor, les "républiques bananières" corrompues de Guinée ou de Côte d'Ivoire, et l'inefficacité de l'aide coloniale.

**Analyse :** Le roman dépeint l'Afrique francophone comme un espace régi par le "bakchich" ou le "mouillage des barbes" (la corruption). L'épisode de l'hôpital est symbolique : le

médecin capitaine blanc veut amputer la mère de Birahima, mais l'infirmier major prévient que c'est une "maladie pour Africain noir nègre" que la science blanche ne peut guérir. Le récit devient un pamphlet contre des pouvoirs qui ont démissionné, laissant le champ libre aux "bandits de grand chemin" et à la loi du plus fort.

## **8. Conclusion et perspectives**

*Allah n'est pas obligé* est un texte fondamental pour comprendre les déchirures de l'Afrique contemporaine. En refusant le misérabilisme, Ahmadou Kourouma offre une leçon de résilience portée par une voix narrative inoubliable.

Pour conclure, on peut comparer ce roman à *L'Enfant noir* de Camara Laye. Si Laye écrivait pour un public occidental une vision nostalgique et harmonieuse de l'enfance africaine, Kourouma opère une rupture radicale. Dédiant son livre aux "enfants de Djibouti", il écrit la tragédie du présent. Chez Kourouma, l'enfance n'est plus un paradis perdu, mais une lutte pour la survie dans un monde où même Allah n'est pas tenu d'être juste.